

Souvenirs (1948 ?)

J'ai connu Georges Rodenbach en 1896, chez Emile Verhaeren, qui habitait à cette époque, rue du Commerce à Bruxelles, un étrange appartement d'arrière-cour, composé, en ordre principal, d'un immense atelier de peinture dont il avait fait son cabinet de travail, son salon, sa salle à manger et peut-être même sa chambre à coucher.

Partout où il gîta, Verhaeren fut toujours campé... et toujours prêt à décamper. Je n'ai pas oublié ma stupeur, en 1898, quand je lui fis visite à Paris, tout en haut d'une bâtisse sans ascenseur de la rue Championnet : on ne pourrait pas réduire plus au minimum les meubles qui garnissaient ce minuscule logis. Par contre, beaucoup de tableaux, et fort beaux, qui, par action de présence, d'emblée ennoblissaient et spiritualisaient l'atmosphère. Verhaeren fut toujours un nomade. Incapable de se fixer bourgeoisement nulle part.

Donc, en 1896 et en 1897, je vis souvent – souvent ? quatre ou cinq fois tout de même au moins – Rodenbach chez lui. Une amitié étroite les liait, bien qu'ils n'aient jamais, à ma connaissance, pris l'habitude du tutoiement.

Mince, élégant, pâle, blond, charmant, d'une finesse de propos qui fuyait, sans ostentation, la banalité, Rodenbach, je ne sais pourquoi, donnait toujours l'impression d'habiter une colonne translucide de nuée.

Son éducation parfaite lui interdisait, bien que déjà glorieux, de poser au « cher maître ». Il ne dédaignait pas de nous accompagner, Verhaeren et moi, dans les tavernes où se réunissaient alors nos gens de lettres. Il s'asseyait gentiment parmi nous, plutôt silencieux que disert, mais s'intéressait visiblement à toutes les héroïques folies que nous débitions. Cet homme d'esprit, cette intelligence aiguisée, cette sensibilité un peu dolente ne cultivait ni l'ironie ni l'amertume. Il ne se plaignait point de sa santé qui, cependant, lui donnait déjà des inquiétudes. Et l'on nous eût bien étonnés – et attristés – si l'on nous avait prédit qu'il vivait ses derniers mois sur terre...

Un an se passe, je suis à Paris, en voyage de noces, accueilli par cet incomparable ami que fut pour moi Léon Bazalgette, le premier traducteur de Walt Whitman.

Nous nous promenions sur les boulevards quand, à un kiosque de journaux, un titre en grosse capitales frappa mes yeux : MORT DE GEORGES RODENBACH. Je me serais attendu à tout plutôt qu'à cette funèbre nouvelle.

[note : *Bazalgette se culpabilise d'avoir écrit un article acerbe sur Rodenbach qui venait d'être publié dans la Grande Revue peu avant le décès du poète.*]

Quoi qu'il en soit, le surlendemain, je me sentis le devoir d'assister à ses funérailles. C'était là-bas, fort loin, aux confins du Paris d'alors, sur le Boulevard Berthier qui longe les fossés des anciennes fortifications. Il y avait grand monde, mais fort peu de Belges. J'ignore si notre gouvernement s'était fait représenter [note : *l'ambassadeur de Belgique à Paris, le baron d'Anethan y assistait.*]

Verhaeren y était et aussi, je pense, le peintre Théo Van Rysselberghe. Je n'ai pas gardé le souvenir d'autres noms de compatriotes. Mais je me rappelle qu'aux premiers rangs du

cortège, derrière la famille, marchaient Gabriel Hanotaux, Henri de Régnier et une foule d'autres écrivains connus.

Rodenbach était chevalier de la Légion d'Honneur. Un peloton de fantassins rendait les honneurs devant la mortuaire. J'ai encore dans l'oreille le déchirement de la salve, au moment de la sortie du corps. Et je n'ai pas perdu l'impression d'intense fierté que je ressentis à l'idée que ces fusils français saluaient le grand départ d'un Poète de mon sang.

Georges Rency
de l'Académie Royale de Littérature